

« HEURE BERTHOLIN »

Commentaire de l'évangile
du 4^e dimanche de CARÊME – année C
(Lc 15, 1-3.11-32)



Après les invitations pressantes à la conversion (3^e dimanche du Carême), voici maintenant l'évocation de la miséricorde de Dieu. Elle est insondable, tellement immense qu'il faut bien trois paraboles pour en approcher la réalité. La parabole de l'enfant prodigue fait suite à deux autres paraboles : celle de la brebis perdue et celle de la pièce de monnaie perdue. Les deux premières paraboles sont plutôt brèves ; elles sont construites sur le même schéma : perte-recherche-retrouvailles-joie, avec un effet de refrain : « Réjouissez-vous avec moi ! » (v. 6 et 9) et « il y aura de la joie dans le ciel/devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit... » (v. 7 et 10). Au contraire, la parabole de l'enfant prodigue est une magnifique histoire qui se développe longuement, avec des détails de psychologie et une véritable mise en scène du récit. C'est du grand art littéraire, à tel point qu'on peut se demander si elle est de la même provenance que les deux autres. Cependant, elle est nettement reliée aux deux autres par le thème de la joie et par une même association de verbes : « perdu/retrouvé ». Cependant, elle va beaucoup plus loin avec l'autre association de verbes : « mort/revenu à la vie ». En tout cas, son auteur témoigne d'un réel talent de conteur. Et elle ne pouvait pas manquer d'éveiller de multiples échos dans l'esprit des auditeurs de Jésus comme des lecteurs de l'Évangile. Commençons par la relire.

1. Regardons le contexte de notre parabole. Nous sommes au chapitre 15 de l'Évangile selon saint Luc. Tout commence par une critique de l'attitude de Jésus : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et il mange avec eux » (v. 2). Ce sont les pharisiens et les scribes qui disent cela en voyant comment les publicains et les pécheurs se précipitent pour écouter Jésus. Dans la perspective des tenants officiels de la religion juive, c'est inacceptable, car les publicains et les pécheurs sont en état de péché permanent. À les fréquenter, et surtout à manger avec eux, Jésus se rend impur au regard des règles strictes du judaïsme. Il se coupe donc de la communauté des fils d'Israël. Jésus se marginalise. Mais si la joie devant la conversion des pécheurs se trouve non seulement sur la terre, mais aussi dans le ciel, comme le dit Jésus aux v. 7 et 10, cela veut dire que c'est Dieu lui-même qui accueille cette conversion et qu'il offre aux pécheurs une réconciliation bien supérieure à celle que les scribes et les pharisiens pouvaient envisager. Et cela veut dire aussi que Jésus est en position d'intermédiaire entre Dieu et les hommes pécheurs.

2. La parabole du fils prodigue est un récit habilement composé. C'est comme un diptyque : après le verset introductif : « Un homme avait deux fils » (v. 11), nous avons d'abord le panneau qui relate l'histoire du fils cadet (v. 12-24) ; puis le panneau, légèrement plus bref, qui montre l'attitude du fils aîné (v. 25-32). Et c'est le personnage du père qui fait le lien entre les deux scènes, entre les deux frères. Les personnages sont bien dessinés : un père plutôt « bonne poire », qui agit de façon assez irrationnelle ; deux fils : l'aîné, très sérieux, très fiable, mais finalement pas très sympathique ; et l'autre, le cadet, sans scrupule, un adolescent plutôt « tête-à-claques », mais au final assez sympathique. Et tout autour, il y a les serviteurs, et nous comme des témoins, invités à nous prononcer... Le cadre du récit est un domaine familial, une exploitation agricole plutôt riche : ce père doit être un grand propriétaire, il a des serviteurs nombreux. Des signes de richesse sont mentionnés : l'héritage à partager, le veau gras, les troupeaux de

chèvres, le vêtement de fête, la bague.

3. Le portrait du fils cadet n'est pas très flatteur. C'est plutôt un sale type. En réclamant sa part d'héritage, il s'est conduit comme si son père était déjà mort. Selon les règles juives, il recevra le tiers du patrimoine et son aîné les deux tiers (cf. Dt 21, 17). Il part à l'étranger, « dans un pays lointain » (v. 13) et il « dilapide » (v. 13) tout son argent en menant « une vie de désordre » (v. 13). Nous apprendrons par son frère aîné qu'il l'a dépensé « avec des prostituées » (v. 30). Réduit à la pauvreté, il se fait embaucher chez un païen puisqu'il pratique l'élevage des porcs (v. 15) : nouveau déshonneur, nouvelle impureté au regard des coutumes juives. Et là, il crève de faim, prêt à manger la nourriture qu'on donne aux cochons. Nous dirions qu'il touche le fond du déshonneur et de l'abjection. Il s'est trompé sur toute la ligne ! Va-t-il reprendre le bon chemin ? On pourrait le penser puisque l'évangile nous dit : « Il rentra alors en lui-même et se dit... » (v. 17). C'est une réflexion profonde. Mais est-ce vraiment du repentir ? Peut-être... Mais je penche plutôt par une sorte de calcul. Avec un certain réalisme, il se dit que tant qu'à faire d'avoir tout perdu, il peut encore perdre son statut de fils et se contenter d'être repris par son père comme un vulgaire serviteur. Mais pour cela, il faudra apitoyer son père. C'est pourquoi il prépare un petit discours, assez bien tourné, où il reconnaît qu'il a péché contre Dieu et contre son père, qu'il est devenu indigne de sa condition de fils, qu'il est tout juste bon à travailler comme ouvrier agricole dans le domaine familial. Il pense que c'est le prix à payer pour son retour. Si cela marche, au moins il ne mourra pas de faim. Mais il n'envisage pas un instant d'en appeler à la miséricorde de Dieu ou de son père, en demandant pardon. Je crois que son repentir est un repentir de surface.

4. Tournons notre regard vers le père de cet enfant. Le thème du père qui avait deux fils est un grand classique du judaïsme : pensons à Caïn et Abel, ou à Jacob et Esaü, par exemple. C'est toujours une présentation en contraste : le bon/le mauvais ; l'héritier de la promesse/le rejeté... En Mt 21, 28-32, nous

trouvons même une mini-parabole sur ce thème : « Quel est votre avis ? Un homme avait deux fils. » Il y a dans cette histoire un renversement de situation, une conversion d'un des deux fils. Mais ici, c'est surtout l'attitude du père qui doit nous étonner. D'abord, il a accepté de partager, de son vivant, tout son bien entre ses deux fils. Grave erreur ! De plus, ce père laisse une totale liberté à son cadet alors que, normalement, il pouvait conserver la maîtrise de la gestion du domaine et donc de l'héritage jusqu'à sa propre mort. Il a préféré faire confiance à son cadet sans lui poser de questions, et il l'a laissé partir. Nouvelle erreur, pensons-nous. Fait-il des démarches pour retrouver son fils ? Il ne semble pas. Il attend un retour improbable. Le récit nous laisse penser qu'il guette son fils puisque, nous dit le texte, « comme il était encore loin, son père l'aperçut » (v. 20). Et quand il le voit, il court à sa rencontre et se jette à son cou, oubliant toute sa dignité de patriarche, oubliant tout. Bien plus, n'écoutant que son cœur, il ne laisse pas à son fils le temps d'aller jusqu'au bout de son petit discours, il lui coupe la parole et ordonne à ses serviteurs de l'habiller, de le parer d'une bague – signe qu'il le considère toujours comme son fils – et de préparer la fête. C'est un comble : aucun reproche, aucune demande d'explications, rien. Le père oublie complètement tout ce qui s'est passé avant. Et on tue le veau gras, c'est-à-dire l'animal mis à engraisser en vue d'une fête exceptionnelle qui ne pourrait avoir lieu qu'une fois par an. On devine l'ambiance festive.

5. La parabole tourne maintenant notre regard vers le fils aîné. En tant qu'aîné, il avait reçu les deux tiers de l'héritage, conformément à la législation du Deutéronome. Mais il était resté au domaine avec son père, comme il se doit quand on est un bon fils, fidèle et obéissant. Et c'est bien ce qu'il est. Mais avec le banquet et la fête, on atteint un point de rupture ! Il s'est passé quelque chose d'inhabituel au domaine familial. Le fils aîné s'en aperçoit à son retour des champs où il a travaillé toute la journée. Les serviteurs le mettent au courant : « Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras,

parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé » (v. 27). Alors sa colère éclate, violente. Il ne voit pas son père à genoux devant lui. Il réplique et lui fait des reproches amers : « Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'a donné un chevreau pour festoyer avec mes amis » (v. 29). Il a le sentiment d'une injustice considérable : « Tu as fait tuer pour lui le veau gras » (v. 30). Comme s'il lui disait : « tu as vidé tout ton compte en banque pour fêter le retour de ce mauvais fils ». Il ne comprend pas. Et de fait : c'est assez incompréhensible, à moins de voir les choses comme le père les voit : « ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie... » (v. 32). C'est ici qu'est le nœud du drame : quand le père dit à son aîné « tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi », c'est Dieu qui s'adresse à son peuple Israël, pour lui rappeler l'alliance qu'il a conclue avec lui. Mais devant le pardon accordé si généreusement à celui qui s'est éloigné de l'alliance, le fidèle Israël en vient à oublier que l'alliance de Dieu est une alliance d'amour.

6. A qui la parabole s'adresse-t-elle ? Dans la perspective du débat entre Jésus et les autorités religieuses de son temps, les choses sont évidentes : le fils aîné, ce sont les Israélites, qui s'enorgueillissent de leur fidélité à Dieu ; le cadet, ce sont les publicains et les pécheurs, infidèles à l'alliance de Dieu (v. 1). Le Dieu père leur pardonne dans sa miséricorde. C'est le message de grâce que Jésus ne cesse de donner depuis sa première prédication à Nazareth (cf. Lc 4, 22). Et les Juifs fidèles, les pharisiens et les scribes (v. 2), ne peuvent pas entendre cela. Ils réagissent comme le fils aîné : si Dieu pardonne trop facilement, c'est injuste par rapport à ceux qui s'efforcent de vivre l'alliance dans toute sa rigueur. Si nous nous plaçons dans la perspective chrétienne, inaugurée par la Résurrection de Jésus et le don de l'Esprit Saint, alors on peut voir dans l'attitude du fils aîné la réaction des « bons chrétiens » qui s'indignent quand des pécheurs ou des gens « loin de l'Eglise » sont accueillis dans la communauté comme si de rien n'était. Cela leur semble trop facile !

Dieu pardonne aux pécheurs, alors que eux, ils ont le sentiment d'avoir mérité davantage. Mais l'amour et la miséricorde ne se méritent pas. Il ne faut jamais l'oublier. Dieu nous en fait le don gratuitement : c'est cela la « grâce » !

7. Quelque chose doit encore nous questionner. Dans son petit discours, le fils prodigue disait : « Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils... » (v. 19). Mais si nous examinons notre situation vis-à-vis de Dieu, nous devons cesser de parler de dignité. Quand donc aurions-nous mérité d'être appelé « fils » ? Quand le père traite son fils avec miséricorde, est-ce parce qu'il en est digne ? Notons bien ce détail : il ne s'agit pas de nous réconcilier avec Dieu, par une démarche coûteuse ou risquée. Il s'agit simplement de se laisser toucher par la miséricorde divine. Le pardon est déjà là, il est assuré, offert : c'est l'œuvre du Christ vainqueur du péché et de la mort. Il n'y a plus qu'à l'accueillir, à se laisser réconcilier... Pourquoi est-ce si difficile d'accueillir le pardon de Dieu ? Pourquoi hésiter ? Le prodigue a su faire retour sur lui-même et regarder sa vie avec lucidité : « Combien d'ouvriers de mon Père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim » (v. 17). Qu'attendons-nous donc de plus ? Pourquoi tarder ? « Je me lèverai, j'irai vers mon Père » (v. 18) se disait ce fils infidèle, peut-être dans un reste de confiance. Car le pardon de Dieu nous est déjà accordé dans le Christ mort et ressuscité : à nous d'en accueillir les signes efficaces, les sacrements. La miséricorde nous est donnée par le Père : à nous de la vivre et de la faire grandir dans le monde.

